

QUARTIERS DITS SENSIBLES ET APPROPRIATION DE LA ROUTE : ACTION DE SUBSTITUTION AU SENTIMENT D'INJUSTICE SUBIE

Nasr-Eddine Goutas

Maître de conférences en psychologie sociale

Laboratoire ESO-Angers. UMR CNRS 6590

Université d'Angers, France

Résumé

A partir d'une réflexion théorique sur les interactions entre individus et environnement, nous avons réalisé une étude exploratoire à travers des observations durant le mois de juillet et août 2010 dans deux quartiers dits sensibles de l'Est de la France. Nous avons émis l'hypothèse selon laquelle l'appropriation de la route par des jeunes, dans des quartiers en difficultés, est un moyen de substitution à un sentiment d'injustice subie. Les résultats montrent un effet du « temps » sous ses trois modalités (journée, semaine, météo) sur les comportements des individus dans l'appropriation de la route. Cette appropriation va dans le sens d'une compensation d'un sentiment d'injustice subie par substitution de l'usage commun de la route à une redéfinition personnelle et/ ou groupale de cet usage. Ces conclusions confortent l'intérêt à développer des études en psychologie sociale des affects, de la justice/injustice et des territoires pour comprendre les comportements par exemple au niveau santé, échec scolaire et/ou social, discriminations, violence, ou encore la prise de risque.

Mots-clés : *psychologie sociale, sentiment d'injustice subie, sécurité routière, jeunes, quartiers dits sensibles*

Introduction

1. Fuite des structures sociales et abandon social des identités au « marché »

A côté de l'ère industrielle, atomique, celle des nouvelles technologies, l'être humain est plus que jamais pris dans l'ère des affects et plus précisément celle des émotions, des humeurs et des sentiments. Les dérèglements spatio-temporels prescrivent aux individus de s'adapter ou disparaître dans un environnement de plus en plus standardisé et une temporalité imposée : constructions des structures selon les mêmes normes, les mêmes matériaux, dans certains endroits et pas dans d'autres ; l'individu doit travailler de plus en plus longtemps (e.g., hold-up de son temps de vie personnel, familial), il doit de plus en plus rendre compte de sa vie et ses activités hors travail (e.g., le recours à la vidéosurveillance pour maîtriser l'usage de l'espace et du temps des individus, les impératifs de comptabilité de son usage temporel aux administrations tels que le pôle emploi, les assistants sociaux, la Caisse d'Allocations familiales., etc.. Certains pays règlent eux-mêmes le temps en procédant à des changements d'heures d'été et hiver rendant instable l'équilibre naturel de l'usage spatial). Le climat d'insécurité spatio-émotionnel (e.g., compétition sociale, ségrégation morale/spatiale, isolement, méfiance, manifestation de crainte) favorise la baisse des efforts pour aller physiquement à la rencontre d'autrui. Dans le même temps, la demande des prises en charge ou le besoin de prise en charge des individus par la société est en hausse : consultations médicales, développement exponentiel des métiers du social. Les quartiers dits sensibles nous semblent être un exemple parfait de représentation de cet enfermement à la fois spatial, temporel et émotionnel. De plus, ces quartiers dits sensibles sont à

la fois la cible et l'objet de ces territoires d'enfermement dans le temps et dans certains affects éprouvés ou exprimés. Par exemple, les médias, les politiques ou des groupes favorisés n'hésitent pas à créer des peurs, des colères et de l'angoisse sociale pour contrôler les masses et désigner des territoires et des populations comme responsables des maux sociaux, économiques et politiques. Paulhan (1889) dirait que la société tente de créer des habitudes de penser et de ressentir à des fins de contrôle social à tel point, dit-il, qu' « *on a pu comparer les membres de la société à des hypnotisés* » (p. 541). Parfois, l'objectif des populations favorisées est seulement la recherche de sensations de manière à rompre l'ennui du quotidien. Mais l'insécurité émotionnelle chez les groupes favorisés ou pas, peut engendrer des symptômes sociaux tels l'agressivité ou la maladie. Selon Paulhan (1889) « *nos actions, nos pensées, nos sentiments, portent la marque de la société dans laquelle nous vivons* » (p. 543). Partant de deux courants, l'un sociologique, l'autre psychosociologique, nous avons tenté de mettre en lumière ce qui ressort comme facteur fondamental dans la caractérisation des quartiers dits sensibles : la notion de barrières et celle de sentiment d'injustice subie (sis). Pour le sociologue Zygmunt Bauman (2010), l'effacement du champ social, la crise des structures, voire désormais la fuite de ces dernières, a entraîné une crise des identités des individus. En effet, la structure, garante du don d'identité sociale pour les individus et les groupes abandonne désormais les êtres à la pâture des lois du marché de l'argent. Cet abandon institutionnel des identités au marché économique somme les individus, s'ils veulent exister, à façonner chacun son identité personnelle et/ou groupale. Citons à ce propos l'industrie sportive, un exemple parmi d'autres. Les sportifs de haut niveau et les États ne s'attardent plus, par exemple, sur l'identité patriotique, nationale. Tout est devenu valeur marchande.

Tout est négociable. A tel point que le sociologue emploie le terme de société «liquide». Bauman entend par ce mot une société fluide. Nous ajoutons, à notre tour, qu'il faut souligner également la société d'argent derrière «liquide». On peut ainsi soutenir que l'argent et la disposition des individus à s'adapter aux caractéristiques d'un liquide en tant que fluide, sont les deux éléments qui permettent aux personnes de franchir les barrières qu'elles soient sociales et/ou territoriales ou psychologiques. Dans les quartiers dits sensibles, un sentiment d'injustice subie peut émerger de cet enfermement et favoriser l'agression ou au contraire la résignation et la maladie. Zygmunt Bauman précise que face aux identités institutionnelles fictives des structures (e.g., communautés virtuelles identifiées par l'inaccessibilité, l'invisibilité, la fuite de certains espaces), les individus des groupes favorisés, pour s'adapter, doivent également entrer dans un monde virtuel, un monde parallèle. Ces derniers vivent de plus en plus dans un autre temps et un autre espace. Bauman reprend ce constat «*en allumant notre téléphone, nous éteignons la rue. La proximité physique n'empêche plus le détachement spirituel*» (p. 41). Celui qui peut se payer des technologies peut franchir les barrières en augmentant la vitesse de déplacement ou en se coupant du monde réel (e.g., internet, train à grande vitesse, téléphone portable). Bauman nous explique qu'il faut prendre les spécificités du fluide pour échapper à l'enfermement et traverser les frontières sociales, spatiales et/ou psychologiques. Face à une société liquide (e.g., valorisation de l'anonymat des structures, des personnels, hausses des options pour la fuite rapide, développement des caractéristiques de l'insaisissabilité), l'individu est tenu de devenir également liquide. C'est à travers le concept d'identité que les personnes peuvent franchir les obstacles ou au contraire être enfermés. Le combat du passage du solide au liquide est-il égal pour tous ? Dans la lignée

de Goffman, l'adaptation à une société, de plus en plus définie par des normes de l'invisible (e.g., capacité au camouflage, au jeu de rôles, à la prise de rôles), impose à chacun l'invisibilité de certaines identités négatives. Le poids des apparences, les rôles sociaux seraient le mot d'ordre. Mais dans les quartiers dits sensibles, les individus sont enfermés dans des identités, dans des territoires et des rôles stigmatisés. Le psychologue social, Kurt Lewin, a très bien conceptualisé la notion de barrières, limites, frontières des enfants et individus défavorisés. En complémentarité à la sociologie descriptive, la psychologie sociale expérimentale s'attarde plus particulièrement sur l'explication, la démonstration causale. Par exemple, dans sa théorie du champ, Lewin et ses disciplines montrent l'interdépendance entre l'environnement physique, l'environnement social et l'environnement psychologique. La psychologie de la forme ou plus exactement de la perception met en évidence que les individus sont avant tout déterminés par leur position dans l'espace et ne perçoivent le monde physique ou social que par rapport à cette localisation dans l'espace et le temps. L'activation du sentiment d'injustice subie peut être la conséquence de l'exclusion d'un espace physique, temporel ou psychologique où chacun devrait avoir le droit à la mobilité. Dans ce sens, le sentiment d'injustice subie diminue la capacité à jouer et à fréquenter certains équipements qu'ils soient sportifs ou non, attractifs ou non. Lewin met en évidence le besoin individuel ou groupal à se mouvoir dans ces trois espaces. Mais dans la lutte pour agrandir leurs espaces, tous ne disposent pas des mêmes forces, de la même énergie. Des interdits, des barrières, des lois qui servent de barrières sont posés pour certains alors que d'autres élargissent leur territoire physique, social et psychologique. Nos enquêtes dans les quartiers dits sensibles montrent, par exemple, que les valeurs encouragées sont la chance d'avoir un travail même

si celui-ci est très peu valorisant (e.g., contrats aidés). Nous avons constaté que les femmes sont le point d'appui des politiques sociales pour diffuser l'acceptation de ces valeurs dans les familles (e.g., femmes relais, beaucoup d'emploi précaires en direction des femmes). Dès lors, il convient de soutenir que le marginal, le quartier dit sensible est celui qui se trouve enfermé dans un espace entre deux mondes : celui auquel il appartient et qu'il veut quitter et celui auquel l'individu aspire à entrer mais qu'on lui refuse ou l'empêche d'y accéder par le recours à divers artifices (e.g., loi pour l'égalité des chances, voie de recours contre les discriminations, la HALD, offres de substituts d'occupations précaires). Plus que jamais, dans une société où la rareté devient le leitmotiv, l'affect et notamment le sentiment d'injustice subie peut conduire à la réaction ou à la résignation et à la fuite dans la maladie pour les plus fragiles, les plus faibles.

2. Psychologie sociale, sentiment d'injustice subie et comportement urbain

Selon Paulhan (1920), le sentiment de justice s'est socialisé à travers la fabrication d'institutions : police, tribunaux, prison etc. Ces institutions et d'autres ont pour objectif la domestication, la structuration, la socialisation des affects. A contrario, la fuite du champ social des diverses institutions encourage l'activation d'un sentiment d'injustice subie. La psychologie sociale tente, par une voie scientifique, de comprendre et d'expliquer comment les pensées, les sentiments et les comportements des individus sont influencés par d'autres individus, que ces derniers existent bel et bien, qu'ils relèvent de l'imaginaire, ou encore que leur présence soit simplement implicite. Cette définition de Gordon Allport (1954, p. 5), un pionnier de la psychologie sociale, nous permet de nous focaliser sur les sentiments et particulièrement sur le sentiment

d'injustice subie et son rapport avec la sécurité routière. Le lien social, à la base de la paix civile, nécessite le besoin pour chacun de veiller à promouvoir la justice sociale. En effet, cette dernière n'est pas un phénomène génétique. Elle est sociale.

Nous posons le sentiment d'injustice subie comme une « forme » au sens gestaltiste. Selon nous, la forme permet de rendre visible ce qui était maintenu jusque là dans l'invisible. Le sentiment d'injustice subie en tant que « forme », structure, permet de rendre plus visible, à travers les comportements, un malaise sociétal. Sans théorie, il est impossible de comprendre ou faire des prévisions comportementales. Par conséquent, notre appui théorique dans l'explication des comportements et de la vie dans les quartiers dits sensibles se focalisera principalement sur la « théorie du champ », théorie sociale, issue de la gestalt-théorie ou théorie de la forme (Lewin). En psychologie sociale, Lewin est le fondateur de ce courant. Selon cet auteur, la théorie de la forme a pour base la perception (le regard, la vision) de l'environnement physique et/social. Elle consiste à faire surgir des formes dans la pensée, à favoriser l'organisation de la situation perçue, à unifier différents événements pour créer un « environnement psychique » selon lequel le ou les individus vont adopter leur conduite.

Nous inscrivant dans le courant de la psychologie sociale d'orientation gestaltiste, nous soutenons que les quartiers dits sensibles sont avant tout une affaire de perception. Lewin décrivait trois types d'espaces interdépendants : l'espace physique ou géographique, l'espace social et l'espace psycho-social (perceptions). Il s'est intéressé principalement au troisième. De ses différentes études, il en déduit que le rêve américain selon lequel, on veut nous faire croire que « *l'homme se fait lui-même* », le « *self-made-man* » est une vision purement et simple-

ment fausse. Elle est même tragique pour l'individu seul. Mais d'un point de vue global, favoriser la constitution d'unités interdépendantes contribue au maintien du contrôle et d'une forme de cohésion sociale. Ainsi, en 1900, le sociologue allemand, Georg Simmel, rapportait *« la dimension et l'importance d'un groupe social s'accroissent dans la mesure où on attache moins de valeur à la vie et aux intérêts de ses membres pris en tant qu'individus ; que la civilisation objective, avec la vivante multiplicité de ses contenus concrets, atteint son niveau le plus haut par une division du travail qui cantonne souvent l'acteur particulier et l'utilisateur de cette civilisation dans une spécialisation monotone, limitative, atrophiante : le tout est d'autant plus achevé et harmonieux que le particulier ne peut plus être un tout harmonieux »*. Tel serait le prix à payer des individus pour le bien de « tous ». Lewin nous convie à prendre conscience de la forme d'interdépendance adéquate de chacun. Ce niveau d'interdépendance entre les êtres serait, selon Lewin, le niveau de maturité maximum dans une société. Un changement affectant n'importe quelle partie affecterait toutes les autres puisqu'il affecte le tout auquel elles participent. Le principe fondateur Lewinien est défini par la formule « le tout est différent de la somme de ses parties ». L'individu serait déterminé par la société en tant que situation totale. Il est un élément dans un système global. Le groupe, les institutions, les entreprises, l'État etc., en tant que situation, « structure totale » ont des propriétés différentes de ses composantes individuelles. D'où l'individu a, par exemple, des comportements, des objectifs différents du total. Mais comprendre le comportement d'un individu ou d'un groupe, c'est l'analyser, non en termes d'unités isolées, mais l'insérer dans une totalité afin de pouvoir dégager une signification objective. L'analyse de ces rapports spatiaux doit permettre de répondre aux questions suivantes : pourquoi dans une situation donnée, il se

produit tel comportement ? Pourquoi, à un moment précis, cette situation sociale a-t-elle cette structure ? Quelle est la conjoncture qui a conduit chaque élément à occuper précisément, à ce moment, telle situation particulière dans « l'espace situationnel » considéré et d'où vient le dynamisme (attraction, répulsion, tension, contrainte, etc.) qui l'affecte ? Lewin emploie le concept de champ social (social field). Il s'inscrit dans une méthodologie : la topologie. Cette méthode a permis de construire, sur le modèle des sciences physiques, les faits psychologiques comme des choses. En cela, elle recourt à des concepts de la réalité concrète pour expliquer les causes. La topologie n'est pas à confondre avec l'espace physique. Elle permet de représenter les faits observés (perceptions) et les relations entre ces faits. Le monde physique est plus stable, plus prévisible alors que le monde psychologique est plus instable et moins structuré. C'est l'application de la géométrie non quantitative à la psychologie. Pour comprendre le comportement, il faut pouvoir localiser, situer la personne ou le groupe dans son espace psychologique à un moment donné (aspect temps). En tant que concept spatial, la topologie est pertinente pour être appliquée aux problèmes concrets des individus dans l'espace et notamment en ce qui concerne les quartiers dits sensibles. Les problématiques d'apparences des choses, des équipements, des événements ; de stigmates, en tant que phénomène de désignation par le regard, de signification de mise à distance spatiale d'individus, contribuent à la construction d'un sentiment d'injustice subie. En effet, le regard des uns fabrique le milieu physique, social et psychologique des autres (Goutas, 2009). Deux mondes peuvent alors émerger : le regard qui crée ou détruit des espaces, des décors, des comportements etc. Il peut les rendre soit invisibles soit visibles : 1) les regards peuvent ainsi s'entrecroiser, s'amplifier, abonder, s'arrêter et par conséquent favoriser la

fréquentation et les comportements dans une aire spatiale et lui donner vie et valeur, 2) le regard peut également éviter la valorisation et préférer la fuite pour une raison ou une autre : (a) menace spatiale du regard : vision de déchets matériels ou « déchets humains », laideur d'une personne, (b) bataille, conflit, déficit ou combat visuel : le regard qu'il soit humain ou institutionnel (lois, politiques de la ville, etc.) est traducteur de pouvoir ou de faiblesse. Il est le transporteur d'une énergie qui dicte ou suggère de s'approprier ou de fuir un espace, des individus etc. Dans les deux cas, il y a violence, souffrance. Nombreux sont ceux qui se réfugient dans la passivité comme forme permettant de supporter la violence subie et la souffrance produite. Cette perception sert à l'individu pour construire ou reconstruire un espace, un environnement géographique contrôlable, un terrain solide sur lequel l'individu peut évoluer sans trop de risque. Il définit une autre réalité contrôlable. Dans cette perception, il ne s'agit pas de l'événement physique, géographique en lui-même, en ce sens que l'effet n'est pas déterminé par l'événement, mais par la manière dont il prend forme, par laquelle il va exister psychologiquement pour la ou les personnes étudiées. Le point de départ est la perception immédiate. La réaction d'injustice subie est mise à distance par et dans la passivité. Un petit nombre des habitants des quartiers dits sensibles refuse ce sentiment d'injustice retourné contre soi. Comme le souligne Lewin, le comportement est fonction de l'interaction de l'individu avec son environnement. Autrement dit, pour comprendre un comportement, il faut étudier l'espace de vie des individus. Le sentiment d'injustice subie, dans ce cas, reflète le refus du regard négatif et enfermant des autres.

Voilà en quelques mots des enjeux et l'intérêt d'une réflexion sur les quartiers dits sensibles et plus largement sur les effets d'une société des affects manipulés.

De la psychologie sociale appliquée à la sécurité routière

Le *sis* (sentiment d'injustice subie) nous introduit directement dans des notions telles le contrôle ou le non-contrôle de l'événement, la perception de la justice ou de l'injustice, la prise de risque etc. Ce qui est parfois considéré comme une prise de risque à l'extérieur ou par un regard extérieur est souvent, selon nous, une compensation de l'injustice subie à l'extérieur. Selon la théorie de l'«*affordance*» (Gibson, 1979), issue des travaux de Lewin, l'environnement nous fournit des opportunités et des contraintes (*affordances*) invariantes, constantes et chacun va y réagir selon ses perceptions : les lieux peuvent ainsi : (a) imposer des actions, (b) les suggérer et/ou les encourager, (c) laisser la liberté à l'individu ou groupe d'agir ou pas. L'environnement et l'homme sont complémentaires. Ce qu'il importe de préciser ici est le rôle de la perception de l'espace dans l'activation d'affects chez les personnes. Ainsi une *affordance* est liée à la fois à l'environnement physique et à l'observateur de cet environnement. Des comportements «*offrent*» ou déterminent d'autres comportements. Ce constat est applicable à divers domaines : les comportements sexuels, l'agression, les comportements de coopération, les comportements politiques et économiques, les comportements sur la route etc. Tous ces comportements dépendent des différentes possibilités de percevoir ou pas ce qui est offert dans la situation par une autre personne. Par exemple, ce que l'acheteur «*offre*» au vendeur ne peut être séparé de ce que le vendeur «*offre*» à l'acheteur, ce que l'enfant «*offre*» à la mère ne peut être séparé de ce que la mère «*offre*» à l'enfant et ainsi de suite. Souvent les individus souhaitent, dès qu'ils le peuvent, fuir ce qu'un environnement «*offre*», impose. Gibson (1979) donne une importance particulière à des endroits ou des territoires où les individus peuvent se réfugier des regards, des observateurs et se retrouver dans un

lieu sécurisant. Un lieu de sécurité est alors ce qui protège de toute observation ou intrusion perceptive de l'extérieur (e.g., quartier, appartement, chambre).

La spécificité de «l'affordance» d'un objet physique est invariable. Mais l'observateur perçoit souvent cette affordance ou pas selon ses besoins. Gibson (1979) reprend l'exemple de Koffka traitant de la boîte aux lettres pour poster son courrier : selon Gibson il ne faut pas confondre perception et attraction. Gibson pense que Koffka (1935) confond les deux concepts quand il donne l'exemple de la boîte aux lettres. Ainsi Gibson soutient que ce n'est pas la perception, dans le sens où l'entend Koffka, de la boîte, qui nous inviterait à poster du courrier mais la perception définie comme l'objet physique «boîte aux lettres» reconnue dans une société basée sur un système postal. L'acte de poster une lettre à la main se réalise seulement lorsque l'individu perçoit la boîte (attraction selon le besoin). Sa fonction sociale est connue, que cette boîte soit physiquement dans le champ de vision ou pas. Être attiré par une boîte aux lettres lorsque l'individu tient une lettre à la main pour la poster n'est pas surprenant. L'important est que cette boîte soit perçue comme une partie de l'environnement, du territoire, de l'espace de vie de l'individu. Gibson affirme que tout individu au-dessus de six ans sait à quoi elle sert et le lieu où se situe la boîte la plus proche de notre position spatiale. Par conséquent, il ne faudrait pas confondre, selon Gibson, perception de l'affordance de la boîte et attraction temporaire que cette dernière peut déclencher selon les besoins. Dans le droit fil de Gibson, Moles (1976) s'intéresse à l'appropriation d'un espace et à sa perception. Moles décline trois fonctions de l'appropriation d'un lieu : (a) une fonction d'ancrage avec forte composante affective, (b) fonction d'emprise, constituant une manifestation de l'affirmation sociale, (c) une fonction de repérage, liée aux représentations de l'espace. L'appropriation est un processus

par lequel un individu et/ou un groupe aménage et restructure un espace, un territoire afin de développer une relation privilégiée avec cet environnement physique. On parlera d'attachement et d'identité spatiale. L'enjeu dans ces «territoires affectifs» est, selon nous, de permettre l'expression de substituts à des besoins principaux non réalisés pour libérer une tension (sis) avant que celle-ci se transforme en violence, maladie, prise de risque...

Dans ce sens, le comportement peut ainsi être défini comme une décharge de tension emmagasinée (sis) dans des espaces définis (e.g., le quartier dit sensible).

Nous avons réalisé une étude exploratoire à travers des observations des pratiques spatiales durant le mois de juillet et août 2010 (trois semaines) dans deux quartiers dits sensibles ou d'habitat social de l'Est de la France (Les Glacis et Les Résidences à Belfort). Nous voulions savoir pourquoi certains jeunes développent, à certains moments, des comportements à risques qui pourraient sembler déviants dans des quartiers populaires ?

Une pré-enquête par entretiens nous a montré que le sis était une variable fondamentale dans les comportements à risques dans les quartiers dits sensibles.

Nous avons émis l'hypothèse suivante : l'appropriation de la route par des jeunes, dans des quartiers en difficultés, est un moyen de substitution à un sentiment d'injustice subie. Cette appropriation est variable selon la météo (pluie/beau temps/chaleur), le moment de la journée (matin/midi/soir), le moment de la semaine (début/milieu/fin). Autrement dit le sis perçu dans une situation est compensé par une prise de risque vécue comme contrôlable dont le but est de rétablir une «forme» de justice pour l'individu et/ou le groupe. Du désordre psychosocial, l'individu tente de rétablir un certain

ordre psychologique même si celui-ci est perçu par l'extérieur comme fabrique de désordre et de déstabilisation sociale. Notre population d'étude se composait de 150 garçons se répartissant ainsi entre le quartier des Glacis (G) et celui des résidences (R) : 56 enfants (7-11 ans : G30 et R26), 53 adolescents (12-17 ans : G22 et R31) et 41 jeunes adultes (18-25 ans : G17 et R24).

Nos variables indépendantes étaient le moment de la journée (matin/après-midi/soir), le moment de la semaine (début/milieu/fin) et la météo (pluie/beau temps/chaleur). Afin de mesurer l'effet de ces variables sur les comportements sur la route nous avons construit un canevas d'observation (cf. tableau 1) dont le recueil de données se faisait par deux observateurs (un par quartier au même moment) soit en promenade à pied soit à l'intérieur d'une voiture.

| | Météo Pluie/temps agréable/Chaleur | Journée Matin/ Midi/Soir | Semaine Début/milieu/fin |
|--|--|-----------------------------|-----------------------------|
| Jeux de Ballon : foot | | | |
| Se courir après sur la route | | | |
| Jouer sur la route avec son vélo, scooter, voiture : vitesse, roues arrières,... | | | |
| Se promener sur la route, statique pour discuter | | | |

Tableau 1 : Grille d'observation des pratiques sur la route dans deux quartiers en difficultés

Dans nos dernières observations, nous nous sommes entretenus avec des jeunes dont nous avons recueilli les comportements. Dans les discours, nous avons à nouveaux relevé

l'importance du *sis* dans le domaine du travail, de la vie quotidienne...

Les principaux résultats de cette recherche mettent en évidence : (a) quand il fait un temps ensoleillé, les enfants ont tendance à jouer au football davantage dans l'après-midi et en fin de semaine devant les bâtiment en bord de route et parfois sur le parking (foot ou passage de ballon) ; (b) de même, c'est par temps ensoleillé que les adolescents et les jeunes adultes développent des pratiques sur la route telles que course de vitesse avec scooter, voiture, l'après-midi et en fin de semaine ; et arrêt en voiture, moto, à pieds sur la route le soir. Précisons que nous n'avons pas mesuré la durée des actes mais leurs occurrences sur un territoire précis.

Nous en tirons comme conclusions que cette appropriation par l'arrêt des voitures au « milieu de la route », le jeu de ballon, de vélo, moto etc. va dans le sens d'une compensation d'un sentiment d'injustice subie par substitution de l'usage commun de la route à une redéfinition personnelle (groupale) de cet usage.

Conclusion et perspective de la recherche en psychologie sociale de la sécurité routière

Notre enquête de terrain a permis de mobiliser des concepts de la psychologie sociale pour tenter de comprendre les comportements en lien avec la sécurité routière dans des territoires spécifiques : les quartiers dits sensibles. Le sentiment d'injustice subie (Goutas, Girandola et Minary, 2002, Goutas et Goutas, 2008 ; Goutas, Goutas et Vieille-Marchiset, 2010) ou l'affordance met en évidence l'importance des affects dans certaines conduites à risque. Par exemple, l'appropriation de la route et la redéfinition des normes d'usages de la route sont au cœur des comportements dangereux dans des quartiers

mais également ailleurs. Nous avons soutenu que l'appropriation de la route par des jeunes, dans des quartiers en difficultés, était un moyen de contrôle d'un sentiment d'injustice subie. Cette appropriation serait un moyen de ne pas dévier dans des comportements extrêmes. Elle serait variable selon la météo (pluie/beau temps/chaleur), le moment de la journée (matin/midi/soir), le moment de la semaine (début/milieu/fin). Notre hypothèse est confirmée.

Pour rappel, dans la notion de prise de risque, il y a « prise » et « risque ». Le premier terme fait référence, selon nous, au contrôle quant à l'initiative de l'action et à sa trajectoire. Le second suggère davantage la non-contrôlabilité et est souvent relié aux conséquences de l'action. De même, l'initiative de l'action renvoie au présent alors que les conséquences renvoient au futur. Beaucoup de jeunes ne voient plus leur futur tant au niveau identitaire que professionnel. La perception ou regard à distance n'existe plus et les structures extérieures le font sentir. Les affects positifs activés par la prise de risque (e.g., joie, bien-être, reconnaissance) permettent l'effacement des affects négatifs (e.g., peur, colère, dévalorisation) déclenchés par les interactions à l'extérieur du quartier ou considérés comme extérieures (e.g., Pôle emploi, travailleurs sociaux). Ainsi, pour certains, le sis permet la prise de conscience de sa situation en favorisant la projection à l'extérieur de soi. Alors l'immunisation contre la dépression et autre problème de santé devient la priorité quels que soient les comportements tant qu'ils ne s'inscrivent pas dans une échelle de dangerosité personnelle ou groupale. La notion de contrôle d'un espace, d'un territoire par compensation au non-contrôle extérieur (i.e., injustice) conduit à la substitution de l'échec extérieur par un sentiment de réussite à l'intérieur du territoire. Les individus, s'engagent dans la recherche de cette maîtrise, dans ce contrôle de son destin par

l'activation de certaines émotions et/ou sentiments dont ils pensent être privés (e.g., amour, justice, bien-être, joie) au détriment de l'imposition de certains affects négatifs (e.g., peur, souffrance, colère, haine). La question de la santé, des affects et des comportements sur la route est sans aucun doute en lien direct ou indirect avec le désordre dans les structures, dans les espaces physiques. Désordre structurel et désordre mental sont de première importance. La psychologie sociale peut contribuer à la compréhension du rôle de l'environnement dans la maladie mentale et de la thérapie, le bien-être de groupes en ce qui concerne la sécurité routière et plus largement les comportements à risque.

Références bibliographiques

- Allport, A. (1954). The historical background of modern social psychology. In G. Lindzey (Ed.), *The Handbook of Social Psychology*. (Vol. I, pp. 3-56). Cambridge, Mass. : Addison-Wesley.
- Bauman, Z. (2010). *Identité*. Paris : l'Herne.
- Gibson, J. J. (1979). *The ecological approach to visual perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- Goutas, N. (2009). Importance du regard dans la structuration de l'espace et des comportements : analyse des interactions sociales dans une ville de l'Est Algérien. Manuscrit non publié. Université de Franche-Comté, Besançon (France).
- Goutas, N., Girandola, F., & Minary, J. P. (2002). Prévention de la violence juvénile : effets de l'inoculation persuasive. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 4, 8-20.
- Goutas, N., & Goutas, A. (2008). Sentiment d'injustice subie et ségrégation : des déterminants pour comprendre l'agression chez l'enfant et l'adolescent. *Revue Internationale de Criminologie et de Police Technique et Scientifique*, vol. LXI, 387-402.
- Goutas, A., Goutas, N., & Vieille-Marchiset, G. (2010). Sentiment d'injustice subie et agression : réactions comportementales. *Revue Internationale de Criminologie et de Police Technique et Scientifique*, vol. LXIII, 293-314.

- Koffka, K. (1935). *Principles of gestalt psychology*. New York : Hartcourt, Brace.
- Moles, A. (1976). *Micropsychologie de la vie quotidienne*. Paris : Denoël.
- Paulhan, F. (1920). *Les transformations sociales des sentiments*. Paris : Flammarion.
- Paulhan, F. (1889). *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*. Paris : Félix Alcan.